

Un travail de co-chercheur sur le thème du ressouvenir et intersubjectivité.

Point de vue en première personne.

Armelle Balas Chane

I

Pratiquons l'explicitation !

Cette envie d'être A ou B a été pleinement satisfaite cette année, puisque nous l'avons été tour à tour trois fois de suite.

Mais commençons par le début.

Cette année, comme chaque été, je me réjouis de venir à Saint Eble où se rejoignent la *recherche* (même si un sentiment de frustration s'impose quelquefois à moi, faute d'avoir formalisé par écrit ce que j'ai pu en retirer), la *pratique* (être A ou être B, c'est toujours pratiquer l'explicitation, avec tout ce que cela demande de réduction) et *l'humain* (à vivre ainsi d'année en année la fin de l'été dans ce beau pays, nous avons construit des liens chaleureux et –est-ce l'explicitation ou la psycho phénoménologie ?- une qualité d'écoute et de respect rare et appréciable).

Le thème de l'année? Le ressouvenir et l'intersubjectivité.

Il ne s'agit plus de décrire à proprement dit le ressouvenir, mais il s'agit de cerner *le rôle de l'intersubjectivité dans le ressouvenir*.

Au fil des échanges de la première heure, je note quelques questions formulées⁷ : En tant que A, qu'est-ce qui m'aide à aller vers l'évocation ? Qu'est-ce que j'attends de B, qu'est-ce que j'accepte de B ? De quoi ai-je besoin dans l'interrelation pour accéder au ressouvenir ? Qu'est-ce que je me fais pour y accéder ? Qu'est-ce que je fais de ce que me dit B ? Quand je dis être d'accord pour accéder au ressouvenir, à quoi suis-je prête, avec qui suis-je d'accord, ... ? Comment je m'installe en tant que A ? Que devient mon attention dans la visée à vide ? (cf. l'article de Pierre dans cet « Expliciter »)....

Lors des universités d'été précédentes, nous avons déjà abordé les thèmes de la clinique de l'évocation, les effets des relances de B, le geste d'attention, l'adressage « Le ressouvenir et l'intersubjectivité » englobe tout cela et pourtant me semble plus pointu ... C'est

⁷ Pour ceux qui n'utilisent pas quotidiennement notre vocabulaire : A = interviewé, B = intervieweur, V1 = situation de référence décrite dans l'entretien, V2 = vécu de l'entretien, V3 = entretien sur l'entretien.

« juste » ce qui se passe entre A et B (et entre A et A ; et entre B et B) pour que A se place en position de ressouvenir, accède au ressouvenir. Si je me pose (au moment où j'écris) la question de l'intersubjectivité et du ressouvenir, au regard de mes activités de formatrice aux techniques d'explicitation et dans le cadre d'analyse de pratiques, la question de la subjectivité, caractéristique de la phénoménologie, me paraît fondamentale pour l'explicitation et l'accompagnement dans la prise de conscience. Dans ces contextes, la subjectivité de A est repérée, mise en avant, visée, même si ce n'est pas une mince affaire pour les B novices de l'accueillir et a fortiori de guider l'entretien vers cet « espace privé » de l'autre. Peut-être parce que les praticiens sont peu formés à cette vigilance, pas plus qu'ils ne sont formés à préciser un objectif à un entretien ni à clarifier la nature de l'information recherchée (cf. article dans « Expliciter n° 54).

Mais en ce qui concerne la subjectivité de B ? Les B en formation prennent rapidement conscience de la place (trop envahissante) que prend leur propre subjectivité dans les entretiens qu'ils mènent. Ils perçoivent très vite combien ce qu'ils ont imaginé, anticipé, projeté, dans le vécu de A n'est pas toujours pertinent. On voit donc quel impact peut avoir la subjectivité de B dans l'accompagnement vers la subjectivité de A et combien il est important qu'il en prenne conscience. Alors, comment aider B à « mettre en sourdine » sa propre subjectivité ? Quelle conscience un B novice a-t-il de sa subjectivité ? Comment un B, qui « accompagne bien », la régule-t-il ?

Je ne me suis pas posé toutes ces questions au début des travaux de Saint-Eble. Je me suis laissée intéresser par ce thème qui avait du sens pour moi, même si c'était de manière encore implicite.

Lorsque Pierre demande qui veut commencer à être A, je ne lève pas la main : j'ai vécu en avril de beaux entretiens lors de la formation de Nadine, qui m'ont apporté du grain à moudre pour encore quelques mois, et puis ... ils sont tellement nombreux à avoir envie d'être interviewés !

J'interviewe ainsi A1, A2 et A3 (pour reprendre la formule de quelqu'un de mon groupe) et selon la procédure proposée par Pierre. À chaque fin d'entretien, nous nous séparons pour écrire à propos de ce que nous venons de vivre. Quand je regarde mes notes, je constate qu'elles analysent le « comment j'accompagne vers le ressouvenir, comment je constate ou j'estime qu'il y a ressouvenir », mais également ce à quoi je suis attentive pour que A soit « bien » avec ce qu'il apporte. Je constate aussi que ma subjectivité joue. J'agis en fonction de ce que je « connais » du A que j'interviewe : par exemple, je sais combien A1 a besoin d'être ralenti (c'est ma représentation, mais c'est aussi ma perception du moment qui m'en informe).

Je constate également que j'oriente beaucoup vers l'activité cognitive ; j'accueille les mouvements affectifs mais en les questionnant peu et j'oriente peu vers les dimensions de corporalité. Aujourd'hui, ce constat ne me surprend pas outre mesure du fait du travail que j'ai réalisé à propos de la prise de conscience de sa manière d'apprendre en 1998. L'objectif qui était le mien dans cette expérimentation était principalement celui de « faire exister le ressouvenir ». Ceci se confirme par le fait que, dans ces notes, j'analyse mes entretiens en terme de « conduite d'entretien » et peu en termes « d'intersubjectivité ». Aujourd'hui, avec cette nouvelle grille de lecture, je constate que je prends en compte, lors de l'entretien, des « projections » que je me fais de la subjectivité de l'autre : « Attention, ce qui est évoqué est chargé d'émotion pour ce A ! Comment guider A vers la description de son vécu tout en le maintenant dans un confort affectif ? » Je me rends compte également que la manière dont j'ai reçu et compris la consigne m'a préparée à mener un entretien « anodin », qui va « juste » permettre de faire exister un temps de ressouvenir. Et pour deux de « mes A », ce n'est pas « anodin », ce n'est pas juste un exercice. C'est pourquoi je cherche, à ce moment-là, à mettre en place un accompagnement mais dont l'objectif (justement) n'est pas clairement partagé entre eux et moi. Je ne sais pas ce qu'attendent les A de cet entretien !

Les échanges de mail depuis la fin août concernant la part d'humanité à Saint-Eble et la nécessité ou la possibilité d'aller vers le sens de ce que la personne met en mots lors de l'entretien, m'incite rajouter le paragraphe qui suit. Personnellement, j'ai été un peu "gênée" de ne

pas prolonger cet échange avec deux des A que j'ai accompagnés. Mais je l'ai aussi été par la limitation du temps attribué à l'entretien. En effet, deux entretiens ont abordé des moments chargés affectivement pour les A. Pourtant, j'ai visé essentiellement la description du moment choisi parce qu'il s'agissait (pour moi) "seulement" d'accéder au ressouvenir pour avoir un V2 source d'analyse et de catégories descriptives. Je n'ai donc pas cherché à élargir vers le sens que la personne donnait à ce ressouvenir.

C'est là où je constate combien le "contexte m'a affectée, en tant que B". Quel objectif avait tel ou tel B en choisissant telle ou telle situation forte affectivement ? Je me suis départouillée de la gestion du temps, de l'accueil de la dimension affective, de "bien terminer l'entretien", de "bien suivre la consigne", sans toujours bien clarifier ce que A attendait de cet entretien. Oui, je peux, à la suite de ces échanges de mails percevoir en quoi le contexte "m'a affectée". La confrontation des deux subjectivités serait maintenant intéressante entre les A que j'ai accompagnés et le B "appliqué" que j'ai cherché à être tout en accompagnant vers le ressouvenir.

Quant à moi comme A, c'est clair, je visais le "ressouvenir" ; n'importe quelle situation "anodine" pouvait faire l'affaire.

Le regroupement des premiers B a réuni Claudine, Francis, Mireille, Pierre-André, Alain, Sylvie, Maurice (Legault) et moi.

La démarche adoptée a consisté à dire, de manière informelle, ce que nous avons perçu, dans ces entretiens et noté ensuite notamment en termes de contrastes. Mes notes retracent quelques thèmes abordés lors de cet échange de fin d'après-midi : la dimension affective (Comment j'accompagne ce qui vient ? Comment aller vers les autres axes ?) ; l'orientation de l'entretien et la responsabilité de l'entretien (être interpellé par les attentes du A, qui est « responsable » de l'orientation de l'entretien ?) ; la complémentarité (qu'est-ce qui peut venir de A pour que B trouve sa complémentarité ? Qu'est-ce qui guide B, quand c'est A qui va là où il veut ?) ; l'autorisation d'intimité (la question de la confiance entre A et B) ; la visée à vide (vers une évocation qualitativement autre que celle du déploiement), la puissance de la formule « autre chose ? », « autre chose de plus englobant ? » ; le rythme personnel de chaque A à entrer en évocation (par plongées successives ou de manière linéaire ou enfin par allers-retours rapides) ;

l'importance de « l'installation » en A. Notre travail me semble plutôt descriptif et général.

Le lendemain, les rôles sont inversés. Je deviens un A qui vit trois entretiens successifs, séparés de temps d'écriture. Mes choix de situations évoquées sont guidés par l'intention de vivre le ressouvenir en V2 pour pouvoir l'analyser dans mes écrits et lors du travail de conceptualisation (le V1 étant ici le moment que j'évoque pendant l'entretien).

La question du **choix** des situations va être un des éléments de réflexion pour moi par la suite :

/Anodin : j'estime mes choix anodins et volontairement anodins. La question sera abordée dans le groupe : un choix peut-il être anodin ? N'est-il pas toujours porteur de sens ? (cette question me paraît très liée à celle que posent certains stagiaires ou des personnes en analyse de pratique : « j'ai appris ceci ou cela de moi, mais si j'avais choisi un autre moment de la situation, est-ce que j'aurais découvert la même chose ? »).

/ Intérêt : même s'il n'y a comme objectif que le ressouvenir ... il me faut un but minimum d'auto information. Mais pour moi, dans ce contexte, il s'agit de décrire plus finement un geste ou un acte mental, au point d'arriver à de l'explicitation.

/ Accès au ressouvenir : j'accède très facilement à l'évocation visuelle d'un élément « appartenant » aux moments qui défilent dans ma tête. Et c'est avec cette évocation très « réduite » et très rapide que j'ai le « sentiment » d'intérêt ou de non-intérêt.

Je constate, en relisant mes notes, qu'il m'a été beaucoup plus facile d'écrire ensuite sur le ressouvenir que lorsque j'étais B. Ce constat avait déjà été fait par le premier groupe des A. Cela ne me surprend qu'à moitié, dans la mesure où le ressouvenir appartient à l'activité du A et non du B.

Pour le premier entretien, ce sont certains éléments contextuels de la situation choisie qui s'installent visuellement. Je peux alors décrire ce que j'ai fait et comment je l'ai fait physiquement et mentalement, à ce moment-là. Ce sont les informations visuelles qui me permettent de le décrire. B1 semble « souffrir » du fait que je commente ce qui me vient, ce que je fais mentalement pendant l'entretien, comme s'il doutait que je sois en évocation (mes indicateurs de ce doute : des répliques qui me demandent de « prendre le temps de laisser revenir », alors que pour moi, le ressouvenir est

déjà installé). Pourtant, je suis certaine d'être dans le ressouvenir, mais je peux en sortir et y revenir avec une grande facilité, une fois « la madeleine » trouvée (madeleine qui se diversifie, s'amplifie, au fur et à mesure de ma description).

À un moment, B me demande : « autre chose ? » J'accède alors à une autre dimension de mon vécu qui est plus de nature « émotionnelle » (satisfaction d'un résultat, sympathie à l'égard d'une personne évoquée).

Pendant ce temps que fais-je de B1 ? Au début, je me sens dans une certaine complicité de moments vécus la veille. En même temps j'attends son accompagnement. Ensuite, certaines questions font appel à un canal sensoriel qui n'est pas celui par lequel je suis en contact avec mon ressouvenir. J'essaie, mais je ne trouve pas de réponse sensorielle à cette question. Je pense, à ce moment-là, que ce doit être son canal privilégié (!)

Le deuxième entretien commence par le choix du moment évoqué. Certaines images qui ont défilé et ont été « rejetées » lors du premier entretien reviennent, mais pas toutes. Une autre image s'impose. Elle m'amuse. Je la choisis. B me demande de vérifier si je suis « sûre » (je ne suis pas certaine du terme, mais je le reçois ainsi). Un doute s'installe accompagné de la perte de l'image visuelle que j'évoquais. Je vérifie avec moi-même si je suis d'accord. Cet accord, je l'ai confirmé en mettant en relation les éléments « prévisibles » de la situation : le thème de l'évocation, le B (qui il est, quel degré d'intimité je lui accorde, la confiance que j'ai dans sa capacité à accueillir et respecter ce qui va être mis en mots). En toile de fond, se trouve la pratique de l'explicitation avec tout ce que je sais d'elle. Je confirme mon accord. L'image revient et je peux commencer à décrire ce que je perçois en V1, ce que je fais, ce que je pense en simultané, etc. C'est l'élargissement de l'évocation visuelle qui me permet de « retrouver » ce que j'ai fait en V1. Dans cet entretien, je suis encore une fois en évocation du moment choisi *et* en « méta position », dans la mesure où je remarque, par exemple, un terme particulier que j'utilise et que je trouve (sur le moment) désuet et un peu ridicule. A un moment, B oriente mon attention vers mon corps en V1. A ce moment-là, ce qui me revient, c'est l'image de mon corps, mais je n'ai pas de sensations kinesthésiques. Je vois ce que mon corps pouvait ressentir, mais je ne retrouve pas de sensations revécues

pour mes pieds, par exemple. Je le retrouve dans mes mains, par le geste que je fais. Comme avec le B précédent, j'essaye de retrouver des évocations sensorielles kinesthésiques, mais pas ou peu me reviennent. B me propose ensuite un exercice qui fait complètement partir mon évocation : il s'agit de regarder attentivement quelque chose dans la pièce dans laquelle nous sommes. Comme je suis complètement dans l'idée qu'on travaille sur le ressouvenir, cela me convient. Cette « diversion » me permet de retrouver ensuite d'autres informations concernant particulièrement une représentation visuelle anticipative VI.

Pour trouver le moment évoqué du troisième entretien, je mets plus de temps que dans les deux premiers. Rien de ce qui me vient à l'esprit ne me semble intéressant à être décrit (intéressant, à ce moment-là) que je vais pouvoir déplier, où je vais m'informer de quelque chose, dans la dimension procédurale. Je laisse défiler les moments de vacances qui me viennent à l'esprit (images ou impressions). L'un me paraît suffisamment « complexe » pour être digne d'intérêt, même s'il dure peu de temps. Il s'agit d'un moment de prise de décision, de choix. Quand je commence à décrire, ce n'est pas l'image qui s'est présentée lorsque je cherchais quelle situation décrire, qui me vient. Il y a une sorte de recherche d'un *début* de l'épisode (un peu comme un film à l'envers). Un début « acceptable » se présente. Je l'évoque visuellement et je le perçois de l'emplacement où je me trouvais à la première évocation. B m'accompagne dans le ressouvenir : reviennent alors les sensations (certaines sont kinesthésiques, mais il n'y en a pas d'auditives), les pensées, les impressions de « projet » et de « contraintes » de VI... Encore une fois, c'est le visuel qui me permet de construire le « ce qui se passe juste avant », « ce qui se passe juste après ». Ici aussi, je suis quelquefois en méta position (je remarque la reprise des gestes de B, par exemple ; je remarque comment évolue mon évocation, ...). Fin des entretiens en tant que A et mise en commun des A.

Notre démarche est différente de celle la veille : nous continuons à décrire notre vécu, mais en utilisant plus souvent l'explicitation que lors de nos témoignages de B. Le fait que nous puissions maintenant parler du ressouvenir de manière expérientielle, nous permet aussi de chercher à répondre aux questions dessinées lors de la séance de conceptualisa-

tion : ce que me fait le B, ce que je fais avec ce que me fait le B, ce que je fais avec moi-même, ...

Les thèmes abordés dans cette mise en commun et dont je garde le souvenir (sans traces écrites que je ne retrouve plus) sont les suivants : *La puissance de la volonté du A à tendre vers ce qui l'intéresse*. Le A se laisse guider par le B si celui-ci le guide dans la « bonne direction ». Sinon, il peut le « débrancher » pour continuer son travail de mise en mots en autonomie. Il peut aussi négocier, avec lui-même ou avec le B. L'accompagnement qui permet le *déploiement de ce qui est déjà présent* en A mais qui a juste besoin de se déplier ou qui permet la « *visée à vide* » (projet et projet – gestation, protention). La *complémentarité* de A et B, *l'harmonie* entre les deux en lien avec la *confiance* du A pour la « compétence » du B. Le *rôle du B* qui va de l'interlocuteur (« mauvais B ») au contenant du ressouvenir (« bon B »). La *bascule* lors du passage du corporel au sensoriel et vice-versa. L'impact dans la mise en mots quand le *B est impliqué dans le VI* évoqué par A. Ce que A se fait à soi-même, avant même l'entretien. Anodin = qui n'est pas sur le chemin (odos, le chemin) : « s'il y a un chemin qui s'ouvre pour moi, ce n'est plus anodin ».

« Les A » se retrouvent le lendemain matin pour faire une synthèse pendant que « les B » en font autant au soleil !

Nous nous accordons un quart d'heure d'écriture personnelle pour « ramasser », formaliser notre récolte. Les questions que nous avons pu noter lors de la séance de remplissement conceptuel nous servent de guide (ce que l'autre me fait, ce que je me fais à moi-même, ce que le contexte me fait).

Ensuite, certains d'entre nous présentent leur « modèle » et nous les questionnons ou nous illustrons ses propos avec des témoignages issus de notre expérience de A et de B⁸.

Un temps de mise en commun entre les deux groupes permet de glaner ce qui s'est construit

⁸ Ces modèles seront probablement présentés par leurs concepteurs dans un texte futur, je n'en dirai rien ici sauf qu'il est question dans le premier de passer du « raconter » au ressouvenir selon que B et A s'harmonisent, que le second dessine comment la manière dont A est accompagné, ce qu'il se fait à lui-même et le contexte se conjuguent pour que l'accès au ressouvenir se produise (ou non) et que le sens se déploie (ou non). Le troisième aborde la question en termes de rythmes et de synchronisation.

au fil des travaux (voir l'article de Pierre). Au moment où Pierre présente le cinquième point de la synthèse de son groupe (« passage du descriptif au sens ») et qu'il énumère deux ou trois questions qui « sollicitent la connexion » (comment ça fait écho pour toi ? qu'est-ce que tu sais de toi ? en quoi ça t'informe de toi ?), je me retourne ces questions à propos d'une des « situations anodines » que j'avais choisie et tout en restant anodine, cette situation devient tout à coup très porteuse de sens pour moi. Ainsi, même « l'anodin » pourrait être porteur de sens !?

Pour conclure :

Ce qui s'est construit pour moi à propos du thème « intersubjectivité et ressouvenir » avec ces expériences de A et de B et au travers de l'écriture de ce texte (mais sans s'enrichir encore de l'apport de l'autre groupe) peut se résumer ainsi.

Le choix des situations évoquées :

/ La manière dont j'ai choisi les situations décrites quand j'étais A consistait à faire « défiler » des images fugaces de moments vécus dans les semaines passées. Je n'avais pas d'enjeu à vouloir décrire quelque chose de particulier, parce que j'avais entendu lors de la description de la démarche de travail qu'il fallait choisir « un moment dont on a envie de parler (moment temporel assez court) ponctuel, particulier ». J'ai donc choisi des moments « anodins ». Ils l'étaient par le fait que je ne cherchais pas à comprendre quelque chose, j'étais juste dans le projet de me « ressouvenir », de laisser ce moment s'installer, de le déplier et d'aller jusqu'à l'explicitation d'actions vécues mais pas conscientisées. Cette question du caractère « anodin » d'un choix de situation a été posée. L'expérience que j'ai vécue, lors de la restitution de l'autre groupe m'a montré qu'une situation pouvait toujours être porteuse de sens, tout en restant anodine !

« Être d'accord » :

Lorsque « j'étais d'accord » pour évoquer une situation, j'étais d'abord d'accord avec moi-même. C'est en tout cas ainsi que je percevais ce mouvement que j'ai bien ressenti quand B2 m'a demandé si j'étais « sûre » de vouloir évoquer la situation que j'avais proposée.

Accompagner vers le ressouvenir :

/ L'accès au ressouvenir est le fruit d'un dialogue harmonieux et complémentaire entre A et B. Il est porté par l'intention, la tension de A vers un intérêt qui lui appartient et qu'il est nécessaire de définir au préalable pour donner

un sens à l'entretien. Par l'explicitation de ce « projet », B sait vers quoi accompagner la mise en mots de A. Cela peut lui permettre de « mettre en sourdine » sa propre subjectivité, sa propre vision du monde (ce qui nécessite sans doute un apprentissage). Il favorise ainsi, soit le déploiement de ce qui est « déjà-là » pour A, soit il provoque la visée à vide qui fait exister quelque chose de nouveau pour A. Mais ce nouveau n'est jamais qu'une manière consciente de « se regarder au monde ».

/ Pour accéder au ressouvenir, la confiance de A dans les compétences de B joue un rôle important. Il a besoin d'être confiant dans l'accompagnement qui va lui être proposé, de se sentir en harmonie, d'être « enveloppé » « contenu » par B. Il a besoin de sentir que B respecte son rythme d'accès à l'évocation. Ce qui signifie qu'il attend de B la prise en compte de son rythme, de ses modalités d'évocation, de ce qu'il « est » de « là où il en est ». Plus il a confiance dans la compétence de B plus il se laisse guider. (Mais comment le A imagine-t-il la compétence d'un B ?) Si le contexte « l'exige » et si la compétence du B est reconnue, A peut mettre en œuvre des activités mentales qui ne lui sont pas coutumières, même s'il ne sait pas exactement ce qui est visé. Plus la reconnaissance de la compétence est faible, plus ce « laisser guider » semble difficile, au point que A peut faire abstraction de l'accompagnement de B pour faire son propre chemin, à son propre rythme. Il a surtout besoin que B ne le perturbe pas dans son cheminement vers l'objectif qu'il s'est fixé. Ce n'est pas nouveau, mais l'accompagnement de B est au service de A : il est celui qui facilite la visée à vide de A ou qui aide à déployer « les voiles » apportées par A, à condition de « coller » aux mots, aux modalités d'évocation, au rythme de l'interviewé tout en gardant le cap vers le projet d'élucidation de A. Cette relation de « pouvoir » entre A et B a été abordée dans notre groupe. C'est A qui « apporte » ou qui « laisse venir » une situation, un moment particulier de la situation. C'est lui qui connaît (en acte) son expérience, c'est lui qui a le pouvoir de la mettre en mots. Le pouvoir de B se situe dans sa « compétence » à accompagner vers ce ressouvenir, à poser ou non les « bonnes » questions. Et c'est là que la subjectivité de B entre en ligne de compte : selon qu'il inhibe ou non ses propres représentations, qu'il est en mesure ou non de questionner certaines dimensions noétiques, noématiques ou égoïques de

l'expérience de l'autre, qu'il « accepte » ou non la direction de la visée à vide de A, B joue harmonieusement sa partition dans l'entretien, il canalise A vers son projet et ainsi l'accompagne. C'est en faisant abstraction de sa propre subjectivité que B peut totalement accueillir et prendre en compte celle de A. Ce point-là est souvent abordé dans les formations des maîtres formateurs de l'IUFM qui mènent des entretiens à l'issue de visite de professeurs stagiaires.

Le contexte :

La découverte tardive de ce qu'a provoqué pour moi l'organisation expérimentale de l'université d'été de Saint Eble 2004, dans mes choix de situations évoquées comme dans la manière dont j'ai accompagné les A, fait écho à la question que je posais dernièrement : « Recueillir de l'information, oui mais laquelle ? » En tendant vers le ressouvenir, dans quelle intention je le fais ? Je veux revivre ce moment pour décrire ce « revivre » (ce que je m'étais fixé comme objectif à Saint-Eble) ? Je veux le revivre parce qu'il était plaisant ? Pour retrouver une information qui me manque ? Pour savoir « comment j'en suis arrivée là » ? Pour mieux me connaître ? (résultat qu'à provoqué la question « en quoi ça t'informe sur toi ? »)

Cela me fait également réfléchir à ce que je propose comme exercices durant les formations aux techniques d'explicitation. Les stagiaires ne donnent pas toujours de sens au fait de décrire une activité « anodine » (du genre une activité quotidienne sans coloration affective : faire le café, éplucher une pomme, aller de chez soi à son lieu de travail, ...). Sans doute est-il plus pertinent de proposer des exercices en lien avec leur projet d'utilisation des techniques d'explicitation : par exemple, une activité professionnelle révélatrice de compétences (pour les accompagnateurs de VAE), une situation d'apprentissage (pour les formateurs). Quitte à organiser la progression pédagogique sur ce même thème attentionnel, mais avec des actes cognitifs et de verbalisation progressifs.

Je pars également enrichie de ces trois jours par :

L'envie de (re)définir la subjectivité et ainsi mieux comprendre ce que peut recouvrir la notion d'intersubjectivité,

L'envie d'utiliser la méthode de travail : ces entretiens « par rafales » et les contrastes qu'ils

provoquent me paraissent intéressants pour des modules de perfectionnement.

L'envie de revenir à Saint-Eble.

Merci à Léa et à Nodin, ... et aux autres !